LETTRE DV CARDINAL ANTONIO BARBERIN.

ENVOYEE DE ROME AV CARDINAL MAZARIN.

A sainct Germain en Laye.

Touchant les troubles de France.



A PARIS,
Chez la vefue ANDRE' MVSNIER, au Mont sainct Hilaire, en la Court d'Albret.

M. DC. XLIX.

Auec Permission.

Lettre du Cardinal Antonio Barberin, enuoyée de Rome au Cardinal Mazarin.



MONSIEVR,

L'estroite amitié que i'ay contractée auec vostre Eminence au poinct que vous commençastes à ietter les fondements de la fortune ou vous a esleué la Reyne Regente de France, m'oblige maintenant plus que iamais à m'enquerir de l'estat des affaires de ce puissant Royaume dont vous estes l'administrateur & le Genie. Les nouuelles ordinaires & continuelles que ie reçois de iour en iour par le moyen d'vn de mes amis, Gouuerneur de Prouinces, & des plus aduancez dans les bonnes graces du ROY, ont ietté mon esprit dans vne inquietude que ie ne sçaurois vous exprimer qu'auec douleur pour l'aprehension que i'ay conceuë de quelque funeste accident, dont sans doute l'enuie de quel-

ques courtisans mal contens menace vostre Eminence, si i'adiouste foy aux bruits qui en courent icy par tout à Rome. La crainte que i'ay que cela ne soit veritable, & que vous ne soyez exposé à quelque euident & prochain danger m'a fait resoudre, quoy qu'embarassé dans plusieurs affaires de grande consequence & tres-pressantes, de vous addresser la presente pour vous aduertir de mettre ordre à vos affaires & de songer à la seureté de vostre personne. Ie sçay bien que vostre esprit qui vous a dõné le moyen de preuenir iusques à ce poinct d'honneur & d'authorité où vous estes à present, vous fournira assez de voyes pour vous deueloper des intrigues & euiter les pieges qui vous pourroient tendre quelques mal-veillans, qui font gloire de se declarer ennemis de toute vertu, en s'opposant de tout leur pouuoir aux bons aduis & salutaires conseils de vostre Eminence pour le gouuernement & administration de l'Estat où vous commandez. Mais cõme personne auec toutes les perfections & bonnes qualités imaginables n'est assez clairvoyant dans ses propres affaires, i'ay creu estre de mon deuoir de vous donner cét aduertisse-

ment, afin que ſi les trahiſons ſecrettes & les ſourdes menées de vos ennemis ne vous ſont notoires & manifeſtes, vous puiſſiez à l'aduenir vous tenir ſur vos gardes & vous preparer aux euenemens qui pourront arriuer dans la reuolution des affaires. Au reſte ie veux bien que vous ſçachiez que i'ay ſouuente fois conferé auec vos amis pour trouuer quelque expedient qui vous peut retirer des mains de vos aduerſaires, ſans vous expoſer au hazard d'vne cheute irreparable. Les accidens ſiniſtres qu'ont encouru pluſieurs grands perſonnages, que le bon heur & leur addreſſe ioints à la bonne cõduitte & à la prudence dont ils eſtoient parfaitement doüez, auoit eſleués au maniement des plus grandes affaires d'Eſtats tant au *Royaume* de France qu'és eſtrangers, font croire à la pluſpart de ceux qui deſirent voſtre auancement que vous ne deuez pas d'auantage, ſans eſtre tres-mal aduiſé, demeurer dans vn Royaume, où vray ſemblablement vous ne manquerez iamais d'eſtre le ioüet de la fortune & le rebut des hommes, en effet les affaires, à ce que i'entends, en ſont deſia arriuées iuſques à ce poinct que l'on ne croit pas en cette ville

qu'il

qu'il vous reste encor deux mois de vie, ou trois tout au plus. La part que nous auons en vos interests, & l'amour qui nous attache si fortement à vostre personne ne nous permet aucun repos, le moindre bruict nous donne l'alarme & nous fait soupçonner ce que chacun de nous voudroit empescher au peril mesme de sa vie, si vous sçauiez les symptomes que nous endurons toutesfois que nous faisons reflexion sur la mort tragique & funeste du Marquis d'Ancre, dont la memoire est encore auiourd'huy abominable au peuple que vous gouuernez, en verité ie pense que vous changeriez les maximes d'agir desquelles vous vous estes serui iusques à present en d'autres plus conuenables & plus tolerables, c'est le moyen, ce me semble, le plus propre que l'on puisse trouuer pour gaigner l'affection des hommes, il vaut mieux faire vn petit gain qu'vne grande perte, & amasser petit à petit que de perdre tout d'vn coup ce que l'on a recueilly que par l'espace de plusieurs années. Vous comprenez bien ce que ie veux dire, & ma pensée n'est pas si attachée que vous ne la puissiez entendre. I'aduoüe que pendant les troubles & les con-

fusions de la guerre, il est d'autant plus aisé de s'enrichir aux despens du Prince que l'on sert, qu'il se trouue plus de personnes lesquels s'ingerent dans le maniment des deniers & des finances, mais que cela soit tousiours propre ie ne l'oserois dire, aussi ne le puis-je sans mensonge, & vous mesme le sçauez assez & le connoissez maintenant par experience, estant recherché & poursuiui comme vn voleur, quoy qu'innocent pour tel, recogneu de tous les gens de bien neantmoins pour sauuer vostre honneur & la mettre à couuert des médisances pour oster la cause de l'animosité que la plus grande & la plus saine partie de cette nation tesmoigne auoir à lencontre de vous, bref pour vous conseruer au bien de vostre partie, vous deuez tascher de donner la paix & le repos tant desiré de tout le monde, en vn temps ou sans cela vous estes le but d'vne haine generale & immortelle, qui vous rongera quelque iour iusques aux entrailles, ne vous imaginez pas de pouuoir surmontet tous les obstacles & tous les empeschemens qui suruiendront, les histoires nous fournissent vne infinité d'exemples de cette sorte. Ce seroit chose inutile de

vous en faire icy vn grand recit, d'autant que ie sçay que vous n'en estes que trop informé. I'espere que vous y penserez serieusement, cette confiance croyez-moy, mettroit tout à fait mon esprit en repos si ie ne craignois que l'exẽple du Cardinal de Richelieu, dont vous estes digne successeur, ne vous fit reculer en arriere, en esperance de n'auoir iamais vn pire traittement que luy, c'est la seule consideration qui m'a principalement meu à vous escrire ce mot à la haste suiuant l'occasion qui s'est offerte, qui fait que reiterant les prieres que i'ay faites à vostre Eminence dés le commencement de la presente, ie vous coniure par ce qu'il y a de plus pretieux sous la voute des Cieux, & par l'estroite amitié qui est entre nous, de mettre bas toutes les fausses asseurãces qui vous induise à persister en l'estat où vous estes à present, considerez que si le Cardinal de Richelieu n'est iamais descheu de sa fortune & des bones graces de son maistre, que son procedé n'estoit pas si estrange qu'est le vostre, autrement qu'estant François de nation & non pas estranger comme vous, ses actions estoient moins descriées, & ses deportemens plus tolerables : vous estes dans vn pays

de delices ou les hommes n'ayment les sangſuës qui les ſuccent iuſques à la mouelle des os, & qui tranſportent leurs richeſſes en des contrées eſtrangeres ; Ie ne dis pas que voſtre Eminence ſoit notée de cette tache, mais ſeulement que ces penſées peuuent entrer dans l'eſprit du peuple, & que par conſequent, vous y deuez aduiſer. Voila ce que i'ay à vous mander touchant vos affaires de delà, vous aſſeurant de plus de la bonne diſpoſition de vos parens & amis de cette ville, qui tous enſemble auec moy ſouhaittent auec paſſion voſtre retour s'il eſtoit poſſible, ſongez y & croyez que ie ſuis,

De Voſtre Eminence,

Tres-humble & tres-affectionné & Confrere......

De Rome ce 9. Feurier 1649.